

La ferme blanche

24 août > ROMAN Danemark

Le garçon gracile, aujourd'hui une dame, se souvient de la belle propriété où le temps était aboli. Madame Niels, auteure « trans » danoise, signe un roman âpre sur l'âge des possibles.

Les adolescents passent le plus clair de leur temps sous la couette. Le « garçon gracile » est allongé à côté de la fille, assoupie. Ils s'étaient rencontrés grâce à ce groupe de rock où le garçon gracile jouait de la guitare. Le voilà avec elle dans son lit, chez elle, dans la « ferme blanche », cette belle propriété du Jutland : « *Ils font l'amour sans savoir qui est qui, s'il y a un sexe ou plusieurs.* » On est dans le Danemark provincial des années 1980. Le frère protagoniste de *L'été infini* de Madame Nielsen évolue parmi les *dramatis personae* d'un drame qui s'écrit au fil du souvenir de la dame « arachnéenne » que « *le jeune garçon qui est peut-être une fille mais ne le sait pas encore* » est devenu.

L'été infini de Madame Nielsen, auteure et dramaturge transsexuelle danoise, qui est

née homme (Claus Beck-Nielsen) en 1963 et renaît femme en 2011, est un roman âpre sur « *le lieu mythique de ce qui est à jamais perdu* ». C'est « un requiem » pour l'émoi premier. Le ton est proustien, il y a aussi quelque chose de la haute enfance narrée dans *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rilke. La phrase est ample, ondoyante, envoûtante, elle vous enveloppe dans sa clarté boréale, lumière de franchise spacieuse sous laquelle s'ourdissent tous les secrets. Il y a la fille, donc, qui a 17 ans et que la mère a eue, très jeune – un accident – ; la mère, la trentaine, belle et blonde, aristocratique ; le beau-père bourru, jaloux et paranoïaque ; Lars « *le bien bâti* », version virile du garçon gracile, meilleur ami et confident de la fille. Débarquent deux jeunes Portugais en année sabbatique, l'un blond – « *o Vikingo* » -, l'autre artiste, le teint mat, ténébreux... C'est le début d'un théorème : la mère encore jeune, le corps d'éphèbes plus jeunes encore.



SOPHIE-AMÉLIE KLOUICART/NOTABILIA

Madame Nielsen

Et les fils sinueux du récit de retenir, telle la toile d'araignée, les lumineuses gouttes de bonheur fragile de l'âge des possibles, où l'épiphanie du sexe se mêle au pressentiment de la mort : « *Cette mort qui va venir, car elle va venir, un peu de patience, elle vient ici comme dans toutes les histoires identiques à celle-ci, à la fin, peut-être, ou au*

contraire avec la même brutalité qu'une balle dum-dum se précipite en plein milieu de la vie et la laisse dilacérée, en débris dispersés de part et d'autre du sol. » Sean J. Rose

MADAME NIELSEN

L'été infini

NOTABILIA

TRADUIT DU DANOIS PAR JEAN-BAPTISTE

COURSAUD

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-88250-471-5



Faire peau neuve à Terre-Neuve

24 août > ROMAN Canada

Le Canadien Michael Winter reconstitue l'échappée de l'artiste américain Rockwell Kent (1882-1971) à Terre-Neuve où il tente de sauver son art et son couple.

Parmi les artistes américains du XX^e siècle, il n'est certes pas le plus connu. Rockwell Kent (1882-1971) est peintre, graveur et aventurier ; il s'est rendu célèbre pour ses illustrations des éditions de grands classiques, comme *Moby Dick* de Melville ou *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman. Dans le trait stylisé de ses gravures ou les à-plats de couleurs de ses paysages réverbère l'écho des expressionnistes allemands de Die Brücke, résonnent aussi les accents symbolistes du Suisse Ferdinand Hodler. Dans *Au nord-est de tout*, Michael Winter reconstitue l'échappée de Rockwell Kent à Terre-Neuve, dont est originaire l'auteur canadien, et sa tentative de sauver et son art et son couple.

Sur le conseil de son ami Gerald, Rockwell Kent prend la décision de quitter New York. Il s'en est ouvert à sa femme Kathleen, Kathleen Whiting, bonne comme le bon pain, respirant une bienveillance universelle qu'exprimait cet



ROCKWELL KENT

Un des tableaux du peintre Rockwell Kent à Terre-Neuve.

éternel sourire, « *toujours la même expression* »... Kathleen est d'accord. Quitter la ville lui permettrait de « *[lui] simplifier l'existence* », selon ses termes. Traduction : ne pas se sentir menacée par la première femme venue avec qui Rockwell coucherait inévitablement. Car tel est le credo de l'artiste : « *Je ne suis pas croyant sauf pour le sexe et l'art. Ce sont pour moi mon roi et ma reine, et cela ne me dérange pas de mentir pour leur faire honneur. [...] Mentir ne trahit pas l'intégrité. Du moins, ma définition de l'intégrité.* » Un premier repérage à Brigus, petite communauté de pêcheurs sur l'île de Terre-Neuve, où il espère s'installer avec sa petite famille puisqu'il « *préférerai[t] parfois*

que l'on [l]e considère comme un être humain en quête d'une vie meilleure, et non comme un peintre. » Parole de fornicateur : en chemin, il revoit Jenny Starling avec qui il était avant Kathleen, il flirte avec telle fille qui pose pour lui, trousse telle autre qui gardera ses enfants. Scènes de sexe et dialogues d'amis (avec son copain de beuverie new-yorkais Gerald Thayer ou l'explorateur de l'Arctique « Bob » Bartlett), aphorismes furtifs sur la vie et la création, *Au nord-est de tout* est le portrait de l'artiste en perpétuel outsider – mégalomane, hédoniste, au-dessus de la mêlée, à contre-courant. Quand éclate la Première Guerre mondiale, les autorités canadiennes l'accusent d'être un traître, parce qu'il est contre la guerre contre les Allemands. Normal, il aime Bach et Goethe. S. J. R.

MICHAEL WINTER

Au nord-est de tout

ÉDITIONS DU SOUS-SOL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR

EMMANUELLE ET PHILIPPE ARONSON

PRIX : 22 EUROS ; 366 P.

ISBN : 978-2-36468-233-7

